

Quelques lettres d'Auguste Sabatier

Autor(en): **Lobstein, P.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **38 (1905)**

Heft 6

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379788>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

QUELQUES LETTRES D'AUGUSTE SABATIER

COMMUNIQUÉES PAR

P. LOBSTEIN

Il y a quelques années, le doyen de la Faculté de théologie de Paris, M. le professeur Stapfer, publiait dans la *Revue chrétienne* trois lettres d'Auguste Sabatier. En faisant à ses lecteurs cette précieuse communication, M. Stapfer invitait ceux qui possèdent des lettres de l'éminent théologien à imiter l'exemple qu'il venait de donner lui-même.

Pour répondre à cette invitation, il m'a fallu vaincre des scrupules que l'on comprendra en lisant ces lettres. Mais, après mûres réflexions, il m'a semblé que les considérations qui militent en faveur d'une publication doivent l'emporter sur les raisons contraires.

Elève de Sabatier à Strasbourg, témoin enthousiaste de l'éclatant succès qui accueillit la soutenance de sa thèse de docteur, auditeur assidu du cours qu'il professa à la veille et au lendemain de la guerre, membre de la Société théologique qu'il dirigeait de concert avec M. Lichtenberger, je fus de ceux qui, le jour où les autorités allemandes nous enlevèrent soudain un maître aimé et vénéré, prirent congé de lui au pied du wagon qui l'emportait tout en larmes vers Paris. Je ne l'ai plus revu depuis, mais le lien qui s'était formé entre le professeur et son élève ne se brisa point ; il se renoua, plus fort et plus étroit, au moment où Sabatier prit connaissance du premier opuscule que je publiai en français. Il accueillit cet essai avec une si touchante bienveillance et, plus tard, il

suivit mes travaux avec un si affectueux intérêt que l'expression même de ses sentiments dans ses lettres m'a fait hésiter à les livrer à la publicité. N'y a-t-il pas de l'indiscrétion, de la présomption peut-être, à communiquer des lettres qui renferment les témoignages d'un cordial et sympathique encouragement donné à un ancien élève, dans lequel le maître ne voulait plus voir qu'un collaborateur et un « frère d'armes. » Mais en y réfléchissant, il m'a semblé que ceux qui connaissent la généreuse et indulgente bonté de Sabatier ne s'y tromperont point. Ils liront ces lignes comme il convient de les lire et de les comprendre. Ils le retrouveront tout entier dans les chaudes effusions que lui inspirait son invincible optimisme, dans la satisfaction sans mélange qu'il éprouvait en présence de tout ce qui pouvait rapprocher les intelligences et les cœurs, dans la sereine et joyeuse certitude que lui donnait sa foi au triomphe final de la vérité, dans la richesse et la fécondité des aperçus qu'il savait ouvrir au courant de la plume, dans la modestie si simple et si profonde avec laquelle il parlait de son œuvre. Personne n'a été plus indulgent, plus accueillant, plus encourageant en jugeant les travaux de ceux qu'il savait sincères et convaincus; personne n'a parlé avec plus de franchise et de détachement de ses propres ouvrages, écoutant les critiques sans susceptibilité et sans amertume, recevant les éloges avec autant de candeur que de clairvoyance. Les lignes qu'on va lire le révéleront sous cet aspect, et, à ce titre, j'ose croire que les lecteurs me sauront gré de les leur avoir communiquées.

P. LOBSTEIN.

I

Paris, ce 6 avril 1883.

Mon cher monsieur et cher collègue,

Je n'ai pas voulu, avant de l'avoir lue, vous remercier de votre étude christologique¹, ce qui me permet de joindre mes félicitations les plus vives à mes remerciements.

¹ *La notion de la préexistence du Fils de Dieu. Fragment de christologie expérimentale*, Paris, Fischbacher, 1883.

Je me sens en si complète communion d'idées avec vous ; votre exposition si lumineuse de la méthode que vous pratiquez et des résultats auxquels elle vous conduit, répond si entièrement à la propre élaboration de ma pensée théologique ; je retrouve si bien dans votre livre la floraison épanouie du germe que je développe en mon esprit depuis vingt ans, qu'il ne me suffit pas de vous dire que je vous ai lu avec intérêt ; je dois ajouter : avec une reconnaissante et joyeuse émotion, avec l'émotion du semeur qui jetait la semence dans le sillon froid et obscur et qui la voit mûrir en forte et riche moisson. Je ne sais ce que l'on vous dira de droite ou de gauche. Mais ne vous laissez pas émouvoir ; la vérité théologique et religieuse est là. Vos études vous en donnent la certitude joyeuse. Je puis vous apporter la petite mais sérieuse confirmation des miennes. J'ai été éclairé, fortifié dans mon développement intime par votre irréfutable démonstration.

Après cela ce que je pourrais vous dire de votre talent, de votre sagacité exégétique, de la vigueur et de la clarté de votre style me paraît tout à fait secondaire. J'espère bien que vous continuerez à écrire en français ; car vous y réussissez admirablement et nous avons besoin de vous. Que n'avons-nous eu le bonheur de vous posséder ici dans notre jeune faculté ! Quel concours précieux aurait été le vôtre ! Mais de loin ou de près, vous êtes des nôtres par la sympathie, par la communauté d'esprit et de labeur.

Que vous dirai-je enfin de la part que vous m'avez faite dans votre étude ? En ce qui touche la christologie paulinienne surtout et l'enseignement de Jésus, ces deux points où mon étude s'est portée avant tout, qu'il m'a été doux et fortifiant de vous trouver en si pleine et si profonde harmonie avec moi ! La thèse de notre ami Ménégos¹ m'avait non pas troublé mais étonné. J'étais convaincu qu'il avait fait fausse route en christologie. J'avais essayé de lui dire où était son erreur et, comme vous, j'avais signalé le complet

¹ *Le péché et la rédemption d'après saint Paul*, 1882.

renversement dans sa construction du véritable processus de la pensée paulinienne¹. Mais comme vous l'avez mieux montré que je n'ai su le faire ! J'espère un peu que vous l'aurez converti, et il me tarde de causer avec lui de votre travail. Quoi qu'il en soit, vous avez magnifiquement tracé la voie simple, droite, royale de la dogmatique protestante. Il faut qu'elle redevienne expérimentale, pour redevenir vivante et même pour redevenir religieuse.

Merci encore une fois de cette forte contribution à nos études théologiques. Des travaux comme le vôtre renouvellent le courage épuisé et rendent l'espoir. Je vous dois une positive édification.

Croyez, cher monsieur et collègue, aux sentiments de sincère affection que je vous gardais toujours, mais que cette lecture a rendus plus vifs et plus profonds.

66, rue Notre-Dame-des-Champs.

A. SABATIER.

II

Paris, ce 19 octobre 1887.

Mon cher collègue,

Je vous remercie bien sincèrement de votre trop aimable et trop flatteuse lettre². C'est beaucoup, dans une question pareille, d'avoir produit sur un esprit comme le vôtre, non pas une entière conviction, mais un sentiment si vif de vraisemblance. Je me demande en effet si la question est susceptible d'une solution absolument évidente et en quelque sorte mathématique. Moi-même, au commencement de mon étude, je déclare que probablement Paul lui-même ne se posait pas la question telle que nous autres théologiens nous nous la

¹ Il faut noter ici que les recherches les plus récentes sur le paulinisme (Brückner, Wrede, et avant eux Holtzmann) s'éloignent du point de vue psychologique que j'avais essayé de défendre à la suite de Holsten, Pfeiderer et Sabatier ; elles tendent à établir une conception qui confirmerait, indirectement du moins, l'interprétation de M. Ménégoz.

² M. S. m'avait envoyé son étude sur *L'origine du péché dans le système théologique de Paul*, Paris, 1887.

posons, aujourd'hui, et par conséquent il nous faut nous contenter, me semble-t-il, de saisir la direction logique, le ressort intime et déterminant de ses raisonnements et de sa pensée. Quant à ce que vous me dites de la christologie, votre remarque est juste concernant les passages 2 Cor. III, 17, et XV, 45. Mais il me paraît évident d'après 2 Cor V, 21 et Gal. IV, 4, que ce qui est vrai du second Adam ressuscité est aussi vrai du Christ, *ὡς θεοῦ*, venu en chair et n'ayant pas connu le péché. Mais je ne veux point discuter, mais vous remercier, et vous dire que je vous serais bien reconnaissant si vous vouliez écrire quelques lignes dans la *Litteratur-Zeitung* de Schürer sur ma dissertation et même y marquer vos scrupules et vos objections. Mais ceci naturellement à votre convenance et à votre loisir.

Je dois ajouter que j'allais vous écrire, quand j'ai reçu votre lettre, pour vous informer d'un projet auquel je voudrais vous intéresser. Ménégoz, Jundt, Massebieau, Puaux et moi avons le dessein de créer un petit recueil sous le titre d'*Annales de bibliographie théologique*, recueil mensuel, purement critique comme la *Litteratur-Zeitung* et à son image. Il s'agirait de faire un compte rendu critique des ouvrages de théologie français et étrangers, pour y intéresser le public studieux et universitaire. Nous avons songé à solliciter votre précieux concours. J'espère maintenant avec les intentions que vous manifestez, que vous ne nous refuserez pas. Il ne s'agirait d'ailleurs que de rendre compte brièvement des livres dogmatiques ou de théologie biblique dont vous êtes en tout cas obligé de prendre connaissance. J'attends donc une bonne réponse de vous et nous vous en serons tous reconnaissants.

Croyez, mon cher collègue, à mes sentiments les plus dévoués.

A. SABATIER.

III

Paris, le 21 avril 1888.

Mon cher ami,

Ce n'est qu'aujourd'hui et à la Faculté que j'ai pu lire le bel article que vous avez consacré à mon opuscule dans la *Theol. Litter. Zeitung* du 7 avril. Je tiens à vous en remercier tout de suite et avant même de rentrer chez moi. Je ne pourrais me plaindre que d'une chose, c'est de m'avoir fait trop large et trop haute la part des éloges. Mais il m'a semblé qu'il y avait un sentiment d'affection très sérieux sous ces éloges, et c'est ce qui fait que je n'ose les repousser de peur de repousser avec eux ce sentiment d'affection qui m'est si précieux et que je vous rends de tout mon cœur.

Ce qui ne m'a pas moins touché, c'est la fidélité lumineuse avec laquelle vous avez analysé et résumé mon étude. C'est le plus délicat des éloges que ce soin intelligent et cette netteté d'exposition que vous avez mis dans votre compte-rendu.

Enfin je ne vous remercie pas moins de vos observations critiques que j'aurais voulu vous voir développer davantage. Je ne sais si nous finirions par nous entendre. Je maintiendrais toujours que, d'après Paul, Adam n'avait pas été créé avec le *πνεῦμα*, qu'il n'était pas *πνευματικός*; et dès lors il ne pouvait être que *ψυχικός*: quant à la synonymie de ce mot avec celui de *σαρκίνος* = [*σαρκικός*], elle me paraît toujours incontestable. Peut-être avez-vous raison d'autre part sur la place insuffisante que j'ai accordée à Rom. III, 21-24 pour la sotériologie. Mais sur quoi nous sommes d'accord, c'est que Paul n'a jamais songé à définir sa pensée sur les points de théologie spéculative qui nous divisent et pour lesquels nous sommes peut-être un peu fous de nous tourmenter.

Encore une fois merci et ma plus cordiale amitié.

A. SABATIER.

IV

Paris, ce 30 octobre 1888.

Mon cher collègue et ami,

Je viens de lire votre étude sur le dogme de la cène, c'est-à-dire les deux parties qui en ont déjà paru¹, et j'ai trouvé dans cette lecture une si intime jouissance et une telle satisfaction d'esprit, je me suis senti d'un bout à l'autre en si pleine communion religieuse et théologique avec vous, que je ne résiste pas au besoin de vous le dire et de vous remercier d'un si beau travail. Si vous avez besoin de quelque encouragement dans la tâche que vous poursuivez à travers tant de difficultés et d'épreuves, laissez-moi vous envoyer d'ici une cordiale poignée de mains et vous dire que cela va bien et que vous êtes en bonne voie. Que Dieu vous soutienne jusqu'au bout !

J'étais donc arrivé à des résultats historiques et exégétiques identiques aux vôtres, lorsque la lecture de la *Didaché* nouvellement publiée est venue me suggérer des doutes que je vous veux confier, ne serait-ce que pour vous engager à reprendre la question à ce point de vue et à ajouter un complément à votre travail.

Vous vous êtes mis en présence de quatre textes apostoliques Matthieu, Marc, Luc et Paul. Il me semble qu'au point de vue purement historique, il en faudrait, dans la comparaison, amener un cinquième, celui de la *Didaché*. Il est vrai que j'ignore à quelle date vous faites remonter ce document ; mais, à mes yeux, il n'est pas de beaucoup postérieur aux dernières années du premier siècle, c'est-à-dire aux évangiles synoptiques. Nous trouvons là une *liturgie* de la Cène et du baptême qui doit être celle des Eglises judéo-chrétiennes de la fin du premier siècle. Est-ce qu'un tel document ne mérite pas l'attention de l'historien qui veut savoir ce qu'a été primitivement la cène ?

Vous avez ramené les récits canoniques à deux traditions,

¹ *Revue de théologie et de philosophie* 1888, p. 337-357 ; 449-511.

à celle de Paul et à celle de Pierre. Il y faut joindre une troisième qui serait celle de Jacques représentée par la *Didaché*.

Il est facile, je suis de votre avis, de concilier les deux premiers, Marc et Paul, et même de les ramener à l'unité. Mais il ne l'est pas autant de les concilier avec la troisième. La liturgie de la *Didaché* a une conception de la cène essentiellement différente. La mort de Jésus en est totalement absente. C'est le repas de famille juif, avec l'offrande à Dieu du pain et du vin comme symbole des moyens par lesquels Dieu entretient la vie matérielle et spirituelle sur la terre. Mais autant qu'il m'en souvient, car je vous écris au pied levé, ni ce pain, ni ce vin n'ont de rapport au corps ou à la mort de Jésus-Christ, et l'on pense plutôt à l'oblation d'Abel qu'au sacrifice du Calvaire.

Si cela est établi, vous voyez ce qui en découle, c'est qu'à la fin du premier siècle, il y avait, parmi les Eglises judéo-chrétiennes de la Syrie ou d'ailleurs, une liturgie de la cène rapportée aux apôtres, qui nous la présente sous une forme et avec une signification tout autre. Où est la tradition véritable?

Je ne pose ici que des questions et ne vous mentionne que des doutes qui dorment dans mon esprit depuis deux ans, doutes que je voulais éclaircir et que je n'ai pas eu le temps d'éclaircir. Ne prenez donc tout ce que je vous écris en courant que pour des points d'interrogation. En voici quelques autres.

Votre exégèse ne m'a paru en défaut que sur un seul point. C'est la manière dont vous vous débarrassez de la solennelle affirmation de Paul 1 Cor. XII, 23 : Ἐγὼ παρέλαβον ἀπὸ τοῦ κυρίου. Vous ne voulez pas qu'il tienne pour révélation un fait que les douze avaient pu lui faire connaître. Et cependant je ne vois aucun moyen d'échapper à ce παρέλαβον ἀπὸ κυρίου qui doit avoir ici le même sens que Gal. I, 12. Nous voulons trop économiser le surnaturel aux temps apostoliques. Mais s'il faut interpréter ce texte en toute rigueur, comme je le crois, est-ce que Paul ne serait pas le créateur de la cène chrétienne

telle qu'elle nous est parvenue? Est-ce que la relation de Marc ne pourrait pas dériver de Paul comme celle de Luc? Sans doute Paul n'aura pas inventé l'institution de la Cène, le dernier repas de Jésus. Jésus aura célébré ce repas, béni la coupe et le pain, peut-être avec des allusions vagues à sa mort, allusions que les douze et les judéo-chrétiens auront laissé tomber. Ne serait-ce pas Paul, au nom de son *Evangelium* de la croix et de l'assimilation de Jésus par les croyants, qui aurait dans ses Eglises, avec le sentiment très net qu'il faisait quelque chose de nouveau, montré dans le pain et le vin les symboles du corps et du sang de Christ et fait de la Cène la commémoration éternelle de son sacrifice? Je sens combien tout cela est difficile à penser et que d'objections on y peut faire. Mais je n'oppose pas une solution à la vôtre. Je reste de votre avis contre moi-même jusqu'à preuve du contraire. Mais j'ai voulu vous confier les questions qui depuis deux ans s'agitent obscurément dans mon esprit et le troublent au point de ne plus trouver le même repos dans votre manière de penser qui était et est encore la mienne. Voudriez-vous examiner tout cela, puisque vous y êtes et m'aider à retrouver le vrai chemin en toute cette question¹.

Bien à vous cordialement.

A. SABATIER.

Je n'ai pas le temps de me relire.

V

Paris, ce 2 juillet 1890.

Mon cher ami et collègue,

Vous pensez bien que je n'ai pas été indifférent à l'article que vous m'avez dédié dans la *Revue de Lausanne*². Mais je voulais l'avoir lu avant de vous en écrire. Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai pu trouver le temps de le lire. J'y ai passé deux très bonnes heures en conversation et en communion avec vous.

¹ Voir sur ce point l'article de M. SABATIER dans les *Annales de bibliographie théologique*. Tome II (1889), 145-150.

² XXIII^e année (1890), p. 205-249: *Le dogme de la naissance miraculeuse du Christ*.

C'est une très belle, très pieuse et très courageuse étude. Je suis arrivé de mon côté à des pensées si semblables ou plutôt si identiques aux vôtres que je n'ai aucune observation ou réserve un peu sérieuse à vous présenter. Je ne puis que vous dire que je signe avec joie non seulement vos conclusions mais encore plus peut-être la méthode si scrupuleuse et si sage par laquelle vous y arrivez. J'ai surtout été très heureux de votre exégèse. J'ai traité ce même sujet cette année dans mes leçons de dogmatique. Il serait curieux de comparer mon travail et le vôtre ; il en ressortirait une harmonie précise qui est de nature à nous confirmer l'un et l'autre dans la valeur de notre *méthode historique*.

Avec mes remerciements les plus chaleureux, recevez, mon cher ami, tous mes vœux pour votre bonne santé morale et physique.

A. SABATIER.

VI

Paris, ce 27 janvier 1891.

Mon bien cher ami,

Je suis bien en retard avec vous, et cependant votre lettre de bonne et nouvelle année m'avait fait tant de plaisir ! J'avais été si touché de votre bon souvenir et de votre soin à me donner des nouvelles de ce toujours cher Strasbourg et des amis que j'y ai laissés ! Mais vous soupçonnez ce qu'est ma vie à Paris, une course haletante de tous les jours. Le cœur bat toujours le même, mais le temps manque. Cependant je veux répondre au moins à ce que vous attendez de moi pour vos travaux qui m'intéressent autant que les miens, car vous êtes bien l'esprit avec qui je me sens le plus en communion par le fond et même par le tour religieux. Je sens si bien que nous travaillons à la même œuvre, une œuvre obscure encore dans ses dernières conséquences, mais singulièrement intéressante dans son évolution présente....

Quant au problème du Christ glorifié, au point de vue dogmatique, je suis bien de votre avis, c'est le point où la science et la foi sont le plus difficiles à mettre d'accord. Je me suis

heurté récemment pour la troisième ou quatrième fois à ce point. Plus je vais, plus il me paraît difficile de distinguer entre l'action du Saint-Esprit et une action personnelle du Christ glorifié. En dehors de l'Esprit de Dieu en nous, je crains que le Christ personnel glorifié distinct de Dieu même ne soit qu'un pur fantôme. Je me répète de plus en plus 2 Cor. III, 17 : ὁ δὲ κύριος τὸ πνεῦμά ἐστιν. Mais je sens que j'arrive à renverser les termes et à traduire en dogmatique : L'Esprit, c'est le Seigneur. Il suit de là, me semble-t-il, que l'action actuelle et distincte du Christ ne se fait plus que par l'intermédiaire de ses paroles historiques d'où se dégage l'Esprit qui était en lui et qui, passant en nous, nous recrée à son image. Mais compris de cette manière, le rôle historique du Christ ne comporte plus l'adoration distincte et la prière spécialement adressée à lui. En tout cas, il ne répond que par l'Esprit du Père toujours agissant et par le souvenir de sa vie historique et la tradition de vie laissée par lui dans l'Eglise. Je ne sais si je me fais bien comprendre ; mais vous découvrirez bien vite la difficulté qu'il y a à accorder dans notre vie religieuse, à donner un rôle au Christ glorifié, susceptible d'être discerné de celui qu'a le Saint-Esprit dans la formation, le développement de notre piété et du royaume de Dieu sur la terre. Or s'il en est ainsi, je crains bien que sur ce point nous ne rompions avec la tradition du passé beaucoup plus profondément que dans le rejet de la Trinité, de la préexistence et de l'incarnation.

Je ne voulais pas vous écrire si long, car on m'attend. Mais je voulais marquer au moins ma position actuelle.

Une bonne poignée de main.

A. SABATIER.

VII

Paris, ce 10 juin 1892.

Monsieur et cher collègue,

Je m'en veux beaucoup de ne pas vous avoir encore remercié pour vos deux derniers envois, le *Baptême*¹ et le tri-

¹ *Réflexion sur le baptême des enfants*, Paris 1892.

*plex munus J. Christi*¹. Mais vous ne doutez pas, j'en suis sûr, de l'intérêt constant avec lequel je lis tout ce qui vient de vous et de la joie toujours nouvelle que me donne le sentiment d'une foi commune et d'une méthode théologique identique. Je goûte beaucoup la façon religieuse, édifiante, positive, dont vous appliquez cette méthode à tous les sujets. Je voudrais vous imiter en cela, car cela est bon et juste au fond. Chez moi l'esprit critique est un peu plus impérieux, et j'ai bien de la peine à ne pas nier et détruire d'abord ce qui me paraît devoir être nié et détruit. Et cependant plus je vais, plus je me convaincs que le progrès véritable se fait par évolution, non par conflit d'antithèses violentes. Vous nous donnez à tous un sage et vaillant exemple. Espérons que nous, français, qui aurions tant besoin d'en profiter pour corriger notre logique simpliste, abstraite et brutale, nous finirons par en profiter et par nous corriger.

Je demande à Dieu, pour vous, deux choses : d'abord qu'il vous donne la santé, la santé des yeux, pour vous permettre de travailler toujours dans le même esprit de piété et de science, et ensuite qu'il entretienne au fond de votre cœur cet attachement à la théologie française et ce souci de son avenir, que vous nous avez si libéralement montré et prouvé.

Une cordiale et fraternelle poignée de mains.

A. SABATIER.

VIII

Paris, 15 janvier 1893.

Mon cher collègue et ami,

Je n'ai lu qu'aujourd'hui ce que vous avez écrit à M. Gretilat *pro domo mea*, et j'en ai été profondément ému et heureux². Laissez-moi vous remercier du fond du cœur. C'est parfait. J'ai envoyé à Astié mon essai d'une théorie critique de la connaissance religieuse. Vous le recevrez sans doute

¹ *La doctrine des fonctions médiatrices du Sauveur*, 1892 (dans la *Revue de théologie et philosophie*, XXV année (1892), p. 113-137).

² *Revue de théologie et de philosophie*, XXVI année (1893), p. 80-86.

vers la fin de l'été¹. Je vous prierai de m'en dire très franchement votre avis.

Je vous remercie encore et vous serre bien cordialement la main.

A. SABATIER.

IX

Paris, le 23 mai 1896.

Mon cher collègue et ami,

Je reçois ce matin votre lettre et votre brochure allemande qui s'est, sous cette forme, considérablement enrichie². Merci d'avoir maintenu mon nom à la première page. Vous savez, n'est-ce pas ? combien je vous suis uni de cœur et d'esprit. Vous êtes pour moi comme un frère d'armes dans la campagne que nous faisons ensemble dans le même domaine et pour le triomphe d'une meilleure théologie. Je suis donc heureux de tout ce qui peut faire apparaître au public cette solidarité, réciproque entre nous, de pensée, de travail et de foi. Je vous lis toujours avec intérêt et profit. Et je vous félicite des progrès que vous faites dans votre œuvre. Vous finirez votre dogmatique avant la mienne. J'espère parfois donner mon premier volume l'année prochaine. Mais, hélas ! il y a tant de choses qui viennent me distraire et m'arrêter que je n'ose pas en prendre l'engagement. Je dois craindre et prévoir toujours de nouveaux retards. Mes conférences de Genève sont une tentative d'intéresser le public religieux à mon point de vue. J'ai été très encouragé.

Je vous serre la main affectueusement.

A. SABATIER.

X

Paris, ce 18 octobre, 1896.

Mon cher et honoré collègue,

Les jeunes vont plus vite que les vieux. Vous m'avez devancé et je vous en félicite de tout mon cœur. J'ai reçu hier votre Introduction que je vais relire, heureux toujours de me

¹ Il parut dans la *Revue de théologie et de philosophie*, XXVI année (1893), p. 197-240.

² *Die Lehre von der übernatürlichen Geburt Christi*, 2^e édition revue et augmentée. 1896.

sentir, du commencement à la fin, en pleine communion de pensée avec vous. Ce m'est une heureuse confirmation de ma méthode et de mes idées que de vous voir et de vous suivre, marchant dans la même direction avec la même confiance et dans la même piété. Je voudrais avoir assez d'autorité pour vous remercier au nom de toute la théologie française pour les services que vous lui rendez depuis des années avec une persévérance si fidèle, bien que si maigrement récompensée. Soyez béni, mon cher ami, pour ces témoignages si précieux et ces contributions plus précieuses encore. Je compte vous adresser en échange avant la fin de l'année mon *Esquisse d'une philosophie de la religion d'après la psychologie et l'histoire*, qui est sous presse, et mon vœu c'est qu'elle trouve auprès de vous l'accueil cordial et joyeux que votre Introduction trouve ici auprès de ceux qui s'occupent encore de théologie.

Je vous serre la main.

A. SABATIER.

XI

Paris, ce 19 février 1897.

Bien cher collègue et ami,

.
 Je ne sais comment vous remercier de l'intérêt que vous prenez à mon volume¹. Vous lui rendez les meilleurs offices, et, grâce à vous, il ira jusqu'au public allemand: ce que je désire beaucoup et ce que j'espère.

A Paris il réussit bien, surtout auprès du public universitaire auquel j'ai beaucoup songé en l'écrivant. Tous nos philosophes universitaires s'y intéressent et le discutent beaucoup.

Vous aurez sans doute remarqué l'esprit dans lequel la bibliographie a été faite. Deux idées m'ont guidé et expliquent ce qu'elle est. D'abord je n'ai pas voulu donner une bibliographie proprement dite, mais poser ou rappeler les grands jalons de l'histoire de la philosophie religieuse depuis le seizième siècle, et cela explique les lacunes que l'on peut me reprocher. En second lieu, j'ai voulu surtout constituer

¹ *L'Esquisse d'une philosophie de la religion.*

la tradition théologique française au dix-neuvième siècle, et cela explique pourquoi la bibliographie française est si développée au regard de celle de l'Angleterre ou de l'Allemagne....

Encore une fois veuillez agréer, je vous prie, mon cher ami, l'expression très imparfaite de mes sentiments à votre égard. Ils sont tout fraternels.

A. SABATIER.

XII

Paris, ce 9 avril 1897.

Bien cher collègue et ami,

Je ne sais comment vous exprimer le plaisir que m'a fait votre long, pénétrant et substantiel article ¹. Je suis heureux surtout de la profonde communion de pensée que je sens entre nous, et j'estime infiniment plus cette solidarité fraternelle avec tous les chercheurs de bonne volonté que la gloire vaine d'un isolement prétentieux dans une école particulière. Vous voyez que j'accepte tout de votre article jusqu'à votre satire, à mes yeux juste, de ce vilain mot de symbolofidéisme que Ménégos a ramassé un peu trop complaisamment à mon avis. Quand je lui ai fait votre observation, il m'a répondu qu'il avait été mû par l'idée ou la crainte d'être appelés *ritschliens*, parce que nous ne sommes pas en effet ritschliens dans notre conception religieuse, j'entends, celle du rapport de la religion avec la morale. Oui, il a raison sur ce point, mais cela ne justifie pas un nom barbare que je vous remercie d'avoir bravement exécuté ².

Comme vous le dites aussi très justement, le théologien allemand dont je me rapproche le plus dans ma théorie de

¹ Sur l'Esquisse d'une philosophie de la religion, dans la *Theologische Literaturzeitung*, de MM. Harnack et Schürer, année 1897, N° 7.

² Les événements ont prouvé depuis que, contrairement à mon appréciation, l'adoption de ce terme, qui a fini par passer mot d'ordre, a été heureuse et opportune. Il y a beau temps que j'ai fait publiquement mon *peccavi* et que j'ai rendu hommage à l'habileté de M. Ménégos, qui s'est montré tacticien consommé en ramassant l'injure que l'on adressait à Sabatier et à lui-même, pour en faire le drapeau de « l'École de Paris ». (Voy. *Theologische Literaturzeitung* (1900), N° 18.)

la connaissance religieuse, c'est Lipsius. Quiconque lira le chapitre de sa dogmatique intitulé : *Das religiöse Erkennen* et mon chapitre correspondant, y trouvera une affinité qu'il n'est que juste de signaler. La place me manque pour marquer exactement les points de différence. Ritschl m'a aussi servi par sa distinction du jugement de valeur et du jugement de causalité. Schleiermacher plus encore que tous deux, par ses discours sur la religion et par sa dogmatique. C'est lui qui m'a appris l'analyse du contenu de la conscience religieuse. De Kant enfin je n'ai pas besoin de rien dire. En France, Pascal, Calvin, Maine de Biran, Vinet, Secrétan, etc. ont été surtout les maîtres de ma pensée. Tout cela se découvre suffisamment dans mon esquisse aux yeux des lecteurs compétents, et c'est dans cette communion avec ces hauts esprits que j'aime à me sentir vivre et penser. Mon livre est peut-être un aboutissant. Je n'y dis rien d'absolument nouveau. Je voulais seulement poser une pierre sur le chemin que nous frayons tous vers l'avenir.

Je crois que vous avez raison de me reprocher de n'avoir pas assez pris de précautions contre l'accusation de ramener la religion à une illusion subjective (*Illusionismus*.) Ce qui me garde contre cette théorie de l'illusion, c'est surtout le caractère moral que prend la religion, avec l'apparition de de la loi dans la conscience humaine et de l'idéal de la vie sainte en Jésus-Christ. Quand *l'obligation morale* paraît, il est contradictoire de parler d'illusion. Je marquerais mieux ce point, si je réécrivais mon livre.

Merci encore une fois et croyez-moi toujours un ami fidèle et un compagnon de travail heureux d'être à vos côtés.

A. SABATIER.

XIII

Paris, 31 octobre 1897.

Mon cher collègue et ami,

J'ai reçu votre beau volume allemand¹ et je vous en remercie infiniment. Vous savez avec quelle attention je suis

¹ L'édition allemande, revue et augmentée, de mon *Introduction à la dogmatique protestante*.

tous vos travaux et les développements plus riches d'année en année de votre pensée théologique.

Je vais traiter cette année-ci le problème de l'autorité en matière religieuse qui fera la première partie de mon prochain volume si je réussis à l'écrire. Ecrivant pour la France et pour un public qui n'est pas du *Fach*, je suis obligé de passer par-dessus toutes les questions formelles de la dogmatique, comme celles qui vous divisent, Kaftan et vous. D'ailleurs arriverons-nous jamais à construire une dogmatique absolument logique sans régression d'une question sur l'autre? La dogmatique n'est pas une ligne droite, mais un cercle.

Bien à vous.

A. SABATIER.